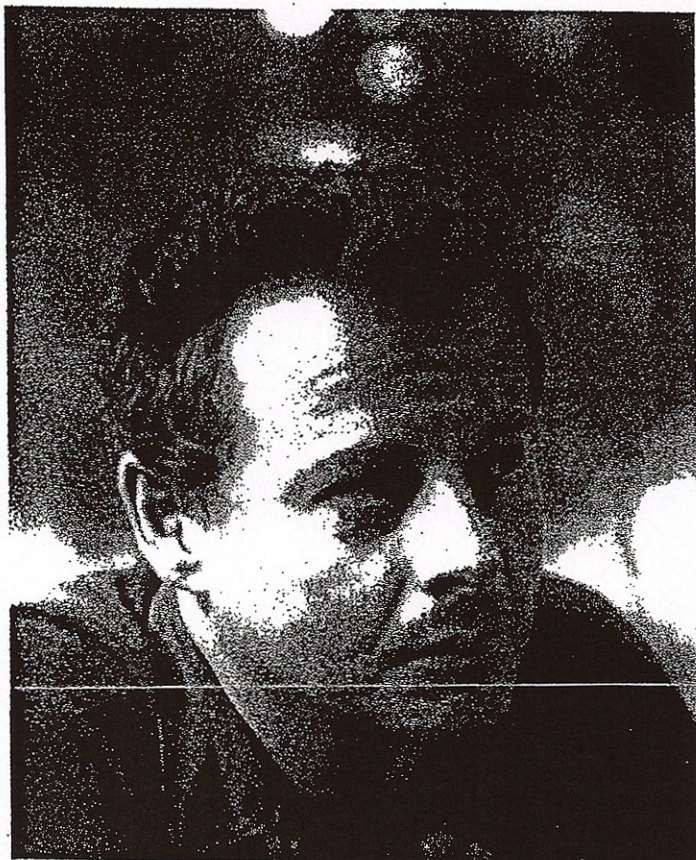


Grégoire Bouillier

HOMME DU MOIS Aussi mince que profond, son «Rapport sur moi» nous réconcilie avec le nombrilisme



«CHACUN DOIT ÊTRE EN MESURE DE SE RÉAPPROPRIER SA VIE.»

→ On ne peut qu'accueillir avec bienveillance un livre qui commence par «J'ai vécu une enfance heureuse...» et s'achève par «...encore heureux». Entre les deux, le «Rapport sur moi» de Grégoire Bouillier égrènera pourtant tentatives de suicide, incestes, séparations, mort d'un frère... Mais son petit livre n'a rien de sordide ou d'édifiant. Pas plus que de l'autofiction, Bouillier ne se rapproche de l'auto-affiliation. Son but n'est pas de raconter ce qu'il a vécu, mais ce qu'il a compris, la manière dont il a surmonté, enduré, aimé, les différents moments de sa vie. «J'ai voulu éviter le pathos, mais pas l'implication. On a accès à des choses, et c'est de ça qu'on doit rendre compte. Je prends ce dont j'ai un usage. Et j'espère que d'autre pourrons avoir un usage de ce livre», nous explique-t-il entre cinq bières au fond du café de la Mairie.

Dans son «Rapport sur moi», il enchaîne les petits paragraphes. Parfois amusants: «Bouillier désigne un "petit bois de bouleaux". Je sais donc de quel bois je suis fait, ce qui n'est pas donné à tout le monde.» Parfois plus inquiétants: «Peu après notre rencontre, Laurence me dit: "Tu me plais"; à quoi je répondis, me croyant malin: "De quelle plaie parlez-vous?" -car je la vouvoyais longtemps. Je ne fus pas déçu puisque s'ensuivirent sept années de tourments, pires que ceux d'Alceste avec Célimène; ou de monstrueux délices, qui n'appartiennent qu'aux maladies, ces manifestations ultimes de la vie lorsque celle-ci n'a plus d'autre choix.» Plutôt charmé par le personnage et sa dimension altruiste, on aime l'entendre dire: «Chacun doit être en mesure de se réapproprier sa vie. Je crois à la circularité des choses. On revit les mêmes situations mais pas sous le même angle. Il faut apprendre à identifier ces éléments qui reviennent pour agir de façon pertinente.» Modeste, ou philosophe, Grégoire Bouillier ajoute: «J'ai écrit ce livre et j'espère qu'il est le meilleur possible. Mais je ne veux pas spécialement devenir écrivain, ce qui revient à vouloir

exister dans le monde. Avant, ma vie ne passait pas par là, c'est tout. Après, on verra.»

Ce «Rapport sur moi» nous amène à nous interroger sur l'échec (relatif) de l'autofiction. A ce titre, le nouveau roman de Christine Angot «Pourquoi le Brésil?» (Stock) est exemplaire. C'est un livre touchant, juste et simple. Elle y raconte l'histoire, en passe de devenir universelle, de deux êtres qui apprennent à s'aimer la quarantaine passée, quand petites manies et vieilles habitudes rendent rencontres et cohabitation difficiles. Osons le dire: désormais, on ne pourra plus jamais écrire une histoire d'amour comme avant. Mais pourquoi tient-elle, au beau milieu de ce magnifique roman, à publier des lettres inédites de son père incestueux qui tombent ici à plat, alors qu'il était déjà, plus ou moins, le personnage central de ses sept livres précédents? Inconsciemment, Angot semble nous montrer que l'autofiction ne soigne de rien, comme une croûte qu'on ne peut s'empêcher de gratter à l'infini. Et voilà comment, en cette rentrée, c'est Grégoire Bouillier et non elle qui se voit attribuer la place de choix de cette rubrique. Car au contraire de «Pourquoi le Brésil?», après avoir refermé son «Rapport...», on est tenté d'entamer illico le nôtre.

«Rapport sur moi» (Alfia), 159 pages, 6 €.

JACQUES BRAUNSTEIN